

Le tailleur de Pierres

Claudine Potvin

Volume 32, numéro 1, 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1071953ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1071953ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Potvin, C. (2020). Le tailleur de Pierres. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 32(1), 207–210. <https://doi.org/10.7202/1071953ar>

Le tailleur de Pierres

L'hiver, Thomas construisait des forts dans la cour arrière de la maison. Chaque année, les forteresses devenaient un peu plus élaborées. Des cheminées poussaient, des fenêtres apparaissaient, des glaçons dérobés au toit de la maisonnette marquaient l'entrée principale, une deuxième porte surgissait dans la nuit nordique, de temps à autre, une décoration, des boules de Noël, des branches de sapin; à l'intérieur de l'abri, des blocs de glace servaient de sièges. Il invitait les copains. Ça faisait caverne et ça criait fort. Plaisirs de neige, luttes incessantes, chicanes, rigolades, les pistes de l'hiver contenaient leur poids de bonheur et de rage. Et peu avant l'arrivée de ce qu'on appelait le printemps à Whitehorse, il démolissait tout à coups de pelle. «Il s'éclatait, disait-on de lui. Mieux vaut dehors qu'en dedans».

Au désespoir de son père, à dix-huit ans, Thomas entreprit des études en arts visuels. Ne terminant jamais, il n'aimait pas les projets réalisés, je dirais toute finalité, la durabilité même. Toute matière devait lui glisser des doigts, tout comme le réel auquel il n'attachait guère d'importance. Toucher avant tout, frôler les objets, les bordures, plonger la main dans la couleur, et s'évader. Le sublime de l'art, la futilité. C'était sa manière de m'aimer, un rien, une frivolité, une distraction liée à un émoi passager, un ennui peut-être. S'il caressait ma joue, il suivait les lignes de la figure comme on suit les lignes d'une page avec l'index pour ne rien perdre du récit. Toujours sans avoir l'air de s'y arrêter.

Sa vie d'artiste se résumait à peu de choses : quelques dessins, un ensemble de photographies rafistolées, une ou deux toiles par mois, un échafaudage dans l'appartement, des pots de peinture à l'abandon. Il peignait les murs de sa chambre, des abstractions à la Braque qu'il tentait de calquer abondamment. Des barbouillages sans vie, sans âme, des cubes

et des cubes. Des papiers collés sur des visages glabres, gris, presque incolores. Période d'inanition, de blancs et de pertes.

De tout ce blanc surgit l'idée. On avait besoin d'un bénévole pour Team Canada/Yukon. Sculpture sur neige. La séduction de l'éphémère, de l'ineffable. Je te plais, tu me plais. Sans suite. Le tout s'effondre au soleil. C'est bien ainsi. Mise en forme artistique de la neige pour dompter les frustrations. On emprunte les outils de menuiserie du père et on parcourt le monde. Un graphiste élabore des croquis, le maître d'œuvre propose un plan de travail. On part en groupe. Projets, compétitions. Sapporo, Geilo, Québec, Breckenridge, Harbin, La Chaux-de-Fonds. Entre les expéditions, Thomas nettoie des tapis pour défrayer les coûts du voyage.

Les premières œuvres, plutôt timides, font rapidement place à des édifications monumentales axées sur des images de la Côte Ouest et de l'Arctique. Totems, guerriers Inuit, ours, aigles, corbeaux, norwahl, loups, figures mythologiques, des dieux et des monstres menaçants auxquels Thomas s'identifie. Parfois, une matriarche, D'Sonoqua, gardienne de la forêt. Des tonnes de neige transformées en images de force et de pouvoir. Et on gagne des médailles d'or et d'argent. Retour aux grottes de l'enfance, fêtes en plein air, *happenings*.

À l'origine, Thomas s'occupe des outils. Il assemble les maillets, les ciseaux à bois, les équerres, les limes, les scies, les pelles, la perceuse, l'échelle. Puis, il devient celui qui affine, râpe, polit, celui qui lisse délicatement les bords comme s'il effleurait le corps d'une femme. Pour Thomas, sous chaque bloc de neige, une sculpture prête à naître se cache entre les crevasses et les fentes. Il faut mesurer l'épaisseur de la neige, sa texture, les couches de glace. On la souhaite collante ou granuleuse, molle ou fondante. L'instant de joie pour Thomas réside dans la dernière minute lorsque, une fois le chef-d'œuvre terminé, la pièce commence à se détériorer. À peine le temps d'une photo avant l'effondrement rapide et spontané. Le photographe s'attarde sur l'exploit, les tuques arrachées, le rire à pleines dents, la gelée blanche sur les lèvres, les cristaux autour des yeux, les lourds parkas, la surface de l'hiver. Quinze ans de magie.

Et puis l'équipe s'est dissoute. Le premier a quitté la ville, le deuxième a deux enfants, le troisième enseigne maintenant les

arts plastiques dans une école secondaire. Thomas, le dernier, ne se remet pas du choc, de l'abandon. Contemplatif, il se perd dans l'observation des photos du groupe et des sculptures dans son atelier. Décide de reproduire ces armatures de neige et de glace enfouies dans son cerveau, des copies minuscules étrangement façonnées dans la pierre. Des bagatelles surgissent de ses mains tremblotantes, des miniatures qu'il juge minables et qu'il démolit aussitôt. Il se procure des pierres un peu plus grosses dans la carrière Miron, s'enthousiasme, fréquente la galerie, examine et interroge pendant des heures la roche calcaire, mesure, tournoie autour de la matière, avance, recule, piétine. Rien. Muni d'un burin, il s'approche, jongle, attaque l'objet qui lui résiste. La pierre n'a rien de la neige et la main n'obéit plus aussi facilement. Il s'acharne tout de même pendant des jours caresse le roc reprend le ciselet s'arme de patience imagine un relief trace une ligne cherche une base s'invente un appui une illusion. Autrefois, tout y était, l'exaltation le rire la confiance la certitude ; autrefois, il en avait réussi des sculptures ; autrefois, bien sûr, il y avait les autres.

Dans sa solitude, la frénésie fait place à l'inquiétude. Avec le temps, Thomas change, ne se souvient plus ni du lieu ni de l'année de la dernière escapade. Les angles de la statuette originale lui échappent, le motif s'embrouille. Il ne termine plus ses phrases, m'exclut de son univers, s'exclue. Moi, je le regarde ciseler sa pièce, la réduire. Je la vois fondre sous la faible pâleur du jour. Une sourde colère point, je le sens. Un désir inachevé. Thomas dévie. Il sort de l'atelier furieux, m'en veut de ne rien dire, feint de me frapper. Je le retrouve debout, gelé, pétrifié, figé, immobile devant un mur de ciment, le ramène tendrement à la maison, lui prépare un bain chaud. Moi, un sculpteur sur pierre..., murmure-t-il.

Des aurores boréales promettent une envolée. Thomas se remémore le plaisir de la givre, le frimas, la saillie du geste, les formes, les ombres et la lumière du froid glacial. Le lendemain, il recommence. Une figurine, les yeux crevés, fend le jour. Une fissure, une autre. La pérennité du geste se dérobe. Lignes flottantes. Perturbations. Il s'obstine.

Il avait cru pouvoir devenir un véritable artiste. C'est la faute à ma mémoire, dit-il. C'est la faute au matériau, à mon enfance, à mon père. Amours abus alcool démente peur de voir

s'effondrer l'être l'en-soi le pour-soi l'autre le vide autour de soi l'habitude la contrainte l'exécrable mondanité le faible pouvoir l'inconscience la limite des corps les cloisons, l'échappée de l'immatériel. À cinq ans, on l'avait enfermé dans la cave pour avoir giflé sa petite sœur. Il était trop agressif, disait-on. Il avait travaillé avec son canif un morceau de bois abandonné sur l'établis du père, avait créé une bricole, un couteau, une forme d'art selon lui. On avait ri. On a longtemps raconté l'épisode et parlé de ses révoltes puériles, enfantines, attendrissantes.

Assis dans l'atelier, Thomas contemple, silencieux, taciturne, la neige qui s'accumule sur les carreaux de la fenêtre. Il se sait à l'intérieur et pourtant, la tempête semble le foudroyer. Le vent claque contre la vitre et s'acharne à le confondre. Dans sa tête, la colère gronde. Il se méfie de ces photos de bêtes recouvrant ses anciennes peintures. Il lui faut les déchirer. Il lui faut tout renverser. Il se lève, trébuche, lance son tabouret et casse le miroir en mille morceaux. J'entends ses cris, je pénètre dans l'atelier et constate la blessure. Révolte d'artiste, inutile. Traqué, aux portes de l'indicible, l'homme en a contre son impuissance. Se sent menacé par le vide. Précarité de l'existence.

Je le soigne. Tente de lui redonner une vie. Calme revenu, déplacements, l'objectif bouge fonctionne à petits pas parle peu lucidité sommaire le sujet s'envole le corps survit. Le grand Nord persiste au bout de la nuit une plaine de poudreries une longue plainte enfilade de nuages à perte de vue. Nous causons de ses rêves. Une petite raison, un sourire, à peine perceptible, fait surface. Thomas ne sera jamais plus le même, je le sais.

Certes, il a perdu la foi mais reste présent, se rappelle parfois du contour des choses, de certaines sensations, de moi, de « La chambre à coucher » de Van Gogh que j'ai accrochée au-dessus de son lit pour l'inciter au sommeil, impression d'ordre et de mesure. Résignation.

Hier, j'ai convaincu le patron de la quincaillerie Déco/Construction de lui donner une chance et de l'employer, enfin de l'occuper, de le tranquilliser, pour un ou deux mois. Il y taille des pierres de toutes formes et de toutes grandeurs. « L'art de la pierre », répète-t-il, comme pour se rassurer.

Claudine POTVIN